

avait annoncé qu'il reviendrait le lendemain.

—Demain ! s'écrie M. Loncle, demain, nous verrons.

Dans les cinq minutes qui suivirent le dernier coup de sonnette, M. Loncle se leva dix fois de sa chaise, avec l'intention de rejoindre le maître de musique ; sa femme, comprenant tous ces secrets mouvements, le regardait avec pitié. Des orages s'amouçonnaient sans cesse sur le front de M. Loncle, qui se disait qu'une pareille existence était intolérable, et qui cependant se sentait faible devant la résistance de sa femme. La nuit venait lentement : la position était si critique pour M. Loncle, qu'il sentait qu'il serait moins ridicule de tuer sa femme que de se trouver ainsi seul avec, sans pouvoir lui tirer une parole douce ou cruelle.

Quand la nuit fut venue tout à fait, M. Loncle alla vers sa femme assise, qui regardait les derniers feux du village s'éteindre peu à peu, dans la vallée. Il lui prit les mains et les froissa doucement et longtemps, comme pour les étudier et en tirer une conversation que la bouche refusait. Mme Loncle abandonna ses mains à mari, mais elles étaient mornes et inertes. Ce n'étaient pas de ces mains fines, effilées, délicates, croissantes, qui parlent d'une langue mystérieuse et pleine de voluptés à celui qui sait comprendre de tels discours ; ce n'étaient pas de ces chairs plus douces que le velours, plus souples que l'a-cier, qui sont une si étonnante promenade aux lèvres : c'étaient des doigts atones et sans vie qui se laissaient prendre sans opposer résistance.

—Ma femme, s'écria M. Loncle, pardonnez-moi... Je ne peux pas vivre ainsi ; j'ai tort, je le vois pardonnez-moi.

La situation était devenue tellement insupportable à Mme Loncle, qu'elle dit à son mari :

—Monsieur, relevez vous.

—Tu me pardonnes alors ?

—Vos injurieux soupçons peuvent-ils m'atteindre ? dit elle. Et cependant, après la lettre insensée que vous m'avez écrite, j'étais décidée à me séparer de vous.

—Oubliions la lettre, dit M. Loncle, oublions tout ; tiens, je n'y pense déjà plus... mais c'est parce que je t'aime que je t'ai écrit une pauvre lettre... je t'aime trop...

—Alors, monsieur, modérez votre amour, car vous me faites sentir vos transports d'une manière blessante.

—Combien tu m'as fait souffrir, dit M. Loncle, depuis que je suis arrivé ici ! j'ai compris l'enfer en une après-midi.

—Et moi, monsieur, croyez vous que je sois heureuse depuis votre départ ?

—Vraiment ! s'écria M. Loncle au comble de la joie, tu me regrettais un peu ?

—Ne vous ai-je pas prié instamment de revenir ?

—Oui, tu as raison, ma chère femme... mais tout est oublié, et nous allons retrouver notre vie heureuse du passé.

S'il y avait eu de la lumière dans le salon, M. Loncle aurait remarqué que les yeux de sa femme se levaient tristement vers le ciel.

—Ce pauvre M. Trude que j'ai renvoyé... Demain je lui en ferai mes excuses.

—Comment ! dit Mme Loncle, vous pensez à le recevoir ?

Sans doute : il a été un peu amoureux de toi : ce n'est pas sa faute à ce garçon ; je ne lui en vuet pas. Et qui ne serait pas pris à ta beauté, à ta poésie ?...

—Allons, monsieur, vous faites des phrases, dit Mme Loncle ; vous tombez d'un extrême dans l'autre. Plus j'ai pensé à ce que vous appelez l'amour de M. Trude, plus je vois maintenant la vide affreuse que lui cause la mort de sa mère, M. Trude s'est trompé : il ne m'aimait pas. Il m'a apporté une vive affection qui avait besoin de prendre racine quelque part ; sans la mort de sa mère, il ne m'eût jamais regardée que comme une musicienne. Un moment j'ai consenti à tromper sa douleur ; mais je me suis aperçue que le rôle d'amie devenait trop dangereux, et je vous ai rappelés.

—Que tu es bonne ! s'écria M. Loncle.

(A continuer.)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 30 Octobre 1886

DEUX BONNES HISTOIRES

—Le *Harper's Bazar* nous donne une anecdote amusante et ingénieuse, qui aurait pu inspirer à la Fontaine le sujet d'une de ses meilleures fables :

Un homme suivait un jour un chemin, une femme en suivait un autre. Les deux chemins finirent par se croiser et l'homme et la femme arrivèrent au point de jonction. L'homme portait sur son dos une grande chaudière de fer ; il tenait d'une main par les pattes un poulet vivant ; il tenait une canne de l'autre main, et il conduisait un bouc.

Au moment précis où ils atteignirent un ravin obscur et profond, la femme dit à l'homme :

—Je crains de traverser ce ravin avec vous, c'est une place solitaire, vous pourriez vaincre ma résistance et m'embrasser par force.

Si vous aviez peur de cela, dit l'homme vous n'auriez point du tout fait route avec moi. Comment me serait-il possible de vaincre votre résistance et de vous embrasser de force lorsque j'ai cette grande chaudière de fer sur mon dos, une canne dans une main, un poulet vivant dans l'autre, et que je conduis un bouc ? C'est absolument comme si j'avais les mains et les pieds liés.

—Oui, répondit la femme, mais si vous enfoncez votre canne dans le sol ; si vous y attachez le bouc, et que vous renversiez la chaudière sur le chemin et plaçant le poulet dessous, vous pourriez malicieusement m'embrasser en dépit de ma résistance.

—Grâce soit rendue à ton artifice, ô femme ! se dit l'homme à lui-même avec joie. Je n'aurais jamais eu l'idée de recourir à un semblable expédient.

Et lorsqu'ils arrivèrent au fond du ravin, l'homme enfouit sa canne dans le sol, et y attacha le bouc. Il donna le poulet à la femme en lui disant :

—Tenez le, pendant que je vais couper un peu d'herbe pour le bouc.

Et alors enlevant la chaudière de ses épaules, il l'abaisa on la renversant à terre sur le poulet qui fut ainsi emprisonné. Cela fait, il embrassa malicieusement la femme.

Et nunc.....

Une bonne histoire de homard pour terminer, et je vais vous la servir telle que je l'ai entendue raconter par un gargon de table normand dans un restaurant populaire de la rue St. Jacques.

J'avais commandé une salade au homard. J'ai une faiblesse pour le homard, surtout lorsqu'il sort de la casserole : tout rouge, tout fumant. Mais comme nous ne sommes plus à la saison du homard naturel, je me contente, à défaut de mieux, de la salade aux conserves. C'est toujours un petit bonheur, en attendant mieux.

Le garçon à qui j'avais demandé ma salade aime à causer, et tout en ouvrant la boîte de conserves, il donnait cours à sa verve.

—Ils appellent ça des homards, au Canada, dit-il d'un air dédaigneux, en vidant dans une assiette la chair couleur rose du crutacé ; en Normandie ça passerait à peine pour de pauvres écrevisses. Ah monsieur ! la Normandie, c'est là le pays où l'on prend des homards. Les ruisseaux en sont remplis et j'en ai vu d'une telle grosseur qu'ils sautaient les petites rivières avec la plus facilité.

—Vous avez donc de bien gros homards, en Normandie ? lui demandai-je.

—Gros monsieur ? je le crois bien. De cinq à six pieds, c'est la grosseur ordinaire.

—Diable ! cinq à six pieds. Mais comment font-ils alors pour vivre dans les ruisseaux.

Le normand hésita pour un instant, mais pour un instant seulement :

—Ah ! c'est que les ruisseaux sont larges et profonds en Normandie, monsieur ; larges de 40 à 50 pieds.

—Mais les homards en Amérique, ne vivent pas dans les ruisseaux, mais dans la mer, dans l'eau salée.

—Dans la mer, répondit notre normand sans se déconcerter. Est-ce que vous croyez que nous n'en avons pas dans la mer, en Normandie ? J'ai vu la rade du Havre remplie de homards, au point que l'eau en était toute rouge. Rouge comme du sang de bœuf, monsieur, parole d'honneur.

—Ah ! je vous tiens cette fois-ci gargon. Ne savez-vous pas que les homards ne deviennent rouges qu'après avoir été bouillis ?

—Pour qui monsieur me prend-il donc ? Je sais bien cela. Mais si monsieur savait sa géographie, il saurait qu'il y a sur les côtes de la Normandie des sources d'eau bouillantes que les homards sont forcés de traverser pour se rendre à la mer, et ils sortent de là tout cuits, tout rouges ; prêts à servir au naturel et mettre en salade.

Et mon normand, me jetant un regard triomphant, s'empressa auprès d'un nouveau client, reçut sa commande et jeta au cuisinier d'un voix de stentor :

—Un filet aux champignons ! Un !

Une lettre amusante de Paul-Louis Courrier.

Paul-Louis Courrier, l'admirable pamphlétaire, à qui la petite ville de Vézetz vient de payer un tribut d'hommage en lui élevant un monument, Paul-Louis Courrier, dont il a tant été question cette année, ne fut pas seulement un savant helléniste, un archéologue érudit, un officier d'artillerie qui avait horreur de la guerre, de la gloriole militaire, de la vanité nobiliaire, de tous les despotismes, et finalement le plus illustre des vigneronn tourangeaux ; — l'éminent compatriote de Rabelais avait été aussi dans sa jeunesse un fantaisiste, un écrivain humoristique à la fois doué d'une merveilleuse finesse ironique à la française, et de cette bonne et franche gaieté gauloise qui provoque et commande le rire.

Il avait trente-trois ans, et il faisait la troisième campagne d'Italie, lorsqu'il écrivait au général Mossel la plaisante lettre que voici :

Mileto, le 10 (septembre 1886.)

J'ai reçu, mon général, la chemise dont vous me faites présent. Dieu vous la rende, mon général, en ce monde-ci ou dans l'autre. Jamais charité ne fut mieux placée que celle-là. Je ne suis pourtant pas tout nu. J'ai même une chemise sur moi, à laquelle il manque, à vrai dire, le devant et le derrière, et voici comment : on me la fit d'une toile à sac que j'eus au pillage d'un village, et c'est là encore une chose à vous expliquer. Je vis un soldat qui emportait une pièce de toile ; sans m'informer s'il l'avait eue par héritage ou autrement ; j'avais un écu, et je devins propriétaire de la toile, autant qu'on peut l'être d'un effet volé. On en glosa ; mais le pis fut que, ma chemise faite et mise pour mon maigre corps par une lingère suivant l'armée, il fut question de la faire entrer dans ma calotte, la chemise s'entend, et ce fut là où nous échouâmes, moi et ma lingère. La pauvre fille s'y employa sans ménagements, et je la secondais de mon mieux, mais rien n'y fit. Il n'y eut force ou adresse qui pût réduire cette étoffe à occuper autour de moi un espace raisonnable. Je ne vous dis pas, mon général tout ce que j'eus à souffrir de ces tentatives malgré l'attention et les soins de ma femme de chambre, on ne peut pas plus experte à pareil service. Enfin nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra l'idée de retrancher de la chemise tout ce qui refusait de loger dans mon pantalon, c'est-à-dire le devant et le derrière, et de coudre la ceinture au corps même de la chemise, opération qu'exécuta ma bonne couturière avec une adresse merveilleuse et toute la décence possible. Il n'est sorte de calembourgs et de mauvaises plaisanteries qu'on ait faits là dessus ; et c'était un sujet à ne jamais s'épuiser, si votre générosité ne m'eût mis en état de faire désormais plus d'envie que de pitié. Je me moque à mon tour des railleurs, dont aucun ne possède rien de comparable au don que je reçois de vous.

Il n'y avait que vous, mon général, capable de cette bonne œuvre dans toute l'armée ; car, outre que mes camarades sont pour la plupart aussi mal équipés que moi, il passe aujourd'hui pour constant que je ne puis rien garder, l'expérience ayant confirmé que tout ce qu'on me donne va aux brigands ou droiture. Quand j'échappai nu de Corigliano, Saint Vincent me vêtit et m'emplit une valise de beaux et bons effets, qui me furent pris huit jours après sur les hauteurs de Nicastro. Le général Verdier et son état major me firent une autre pacotille que je ne portai pas plus loin que la mante, ou Ajello, pour mieux dire, où je fus dépouillé pour la quatrième fois. On s'est donc lassé de m'habiller et de me faire l'aumône, et on croit généralement que mon destin est de mourir nu, comme je suis né. Ayant tout cela, on me traite si bien, le général Reynier a pour moi tant de bonté, que je ne me repens point d'avoir demandé à faire cette campagne, où je n'ai perdu, après tout, que mes chevaux, mon argent, mon domestique, mes nippes et celles de mes amis.

PAUL-LOUIS COURRIER.

FAITS DIVERS

On trouve, dans le *Grand Dictionnaire Universel de Larousse* aux mots *Faits divers*, les lignes suivantes : Terminons en rappelant qu'un journaliste canadien — à court de *Faits divers*, — se décida à improviser le morceau suivant :

FAITS-DIVERS.

Sous ces deux mots très-élastiques  
Tout journal, régulièrement,  
Sort chaque jour à ses pratiques,  
De canards plus ou moins étiques  
Un copieux assortiment.  
Pour moi, laissant dans mon pupitre,  
Meurtres, vols, accidents, méfaits,  
Dussé je passer pour un pitre,  
Je calembourde, et quand le titre  
Dis : *fais dix vers*, urac, je les fais !

On demande le journaliste canadien : s'il n'est par trop ramolli, nous pourrions lui donner de la besogne.

COUACS

A la police correctionnelle.  
—Témoin, levez la main. Qu'est-ce que vous cherchez ?  
— "Naïvement" Ma femme.

M. de Calnaux a un ami très superstitieux. Or, hier, cet ami lui faisait remarquer avec émotion que le mois d'octobre a commencé un vendredi.

—Ça ne fait rien, dit Calinaux, qui tient à la rassurer. Ça n'a d'influence que lorsque le premier vendredi est en même temps un 13...

Ce bon M. Vautour.  
Un locataire demande des réparations urgentes.

—A quoi bon ? fait le propriétaire : l'Amérique nous annonce des tremblements de terre.

L'élégant R... est renommé à la fois pour son chic et sa paroimonic. On dit de lui :

—C'est la fleur des pois chiches.

Un individu se présente aux bureaux du personnel, à la préfecture de police, et demande un emploi dans le service de la sûreté.

—Avez-vous, lui demande-t-on quelque aptitude à ce métier ?

—Certainement. Personne ne s'entend comme moi à suivre une piste... Je suis ancien jockey !

Sinistre, mais toujours drôle.  
Un condamné à mort va marcher au supplice.

—Ce que je crains pardessus tout, dit il à son gardien, c'est qu'on me manque au premier coup.

—Bast ! répond le gâblotier, vous serez plus heureux au second.

Hier soir, au clair de la lune.  
—C'est dans mon pays, disait un Méridional c'est chez moi qu'il faut voir la lune. Vous ne vous imaginez pas quelle lune c'est que notre lune !

—Mais si, nous la connaissons la lune en plein midi !...

Au château.  
Vers minuit, les châteains ont cru entendre du bruit dans le jardin. Le père et le fils sont descendus et n'ont vu personne, ils ont tiré quelques coups de fusil en l'air, pour éloigner les malfaiteurs, s'ils étaient cachés quelque part.

—Vous n'avez donc rien entendu, cette nuit ? disent-ils, au jardinier.

—Oh ! si vraiment, répond le brave homme ; j'ai cru qu'on vous assassinait tous !

Textuel.

Sur le boulevard.  
—On ne voit plus Gautén. Que devient-il ? en avez-vous des nouvelles ?

—Accaparé par son Anglaise du mois dernier, miss Arbalette.

—Encore ?

—Elle ne quitte pas de chez lui.

—Oh ! je n'aimerais pas ça du tout, cette miss en demeure !

Champoircau passe avec un ami devant la vitrine d'un atelier où travaillent une vingtaine de jeunes modistes.

—Peste ! en voilà des demoiselles de magasins !

—Dis plutôt un magasin de demoiselles !

« Amoor & Co ».  
Jeune pécheresse à une vieille garde :

—Eh bien, oui ; s'il m'a quitté, mon, cher c'est parce que je ne l'ai pas retenu.

—Fallait le retenir, petite sottie.

—Il devenait trop embêtant.

—Mais l'amour, ma chère, n'est pas autre chose que l'art de se laisser embêter.

—Comment, vous mêlez ainsi dans votre poche les louis avec les sous ?

—Qui sait ! Avec du bonheur, les sous peuvent devenir des louis à leur tour... il faut leur apprendre les bonnes manières !